

DIAPHANA FILMS
PRÉSENTE

Chère Léa

UN FILM DE
JÉRÔME BONNELL

GRÉGORY
MONTEL

GRÉGORY
GADEBOIS

ET ANAÏS
DEMOUSTIER

AVEC LA PARTICIPATION DE
LÉA DRUCKER

DIAPHANA FILMS
PRÉSENTE

GRÉGORY
MONTEL

GRÉGORY
GADEBOIS

ET ANAÏS
DEMOUSTIER

AVEC LA PARTICIPATION DE
LÉA DRUCKER

Chère Léa

UN FILM DE
JÉRÔME BONNELL

AU CINÉMA LE 15 DÉCEMBRE

France - 1h30 - Format 1.85 - Dolby 5.1 - Visa : 150 094

Distribution

DIAPHANA DISTRIBUTION

155, rue du Faubourg St Antoine - 75011 Paris

Tél : 01.53.46.66.66

diaphana@diaphana.fr



Presse

Monica Donati

55, rue Traversière - 75012 Paris

Tél. : 01 43 07 55 22

monica.donati@mk2.com

synopsis

Après une nuit arrosée, Jonas décide sur un coup de tête de rendre visite à son ancienne petite amie, Léa, dont il est toujours amoureux. Malgré leur relation encore passionnelle, Léa le rejette. Éperdu, Jonas se rend au café d'en face pour lui écrire une longue lettre, bousculant ainsi sa journée de travail, et suscitant la curiosité du patron du café. La journée ne fait que commencer...



Entretien avec Jérôme Bonnell



Comment est né CHÈRE LÉA ?

C'est une conjonction de désirs et de circonstances. J'avais écrit un film qui n'a pas vu le jour, faute de financements (depuis, devenu une série pour Arte). Dépit, j'ai eu envie d'un projet moins coûteux, que je tournerais quoi qu'il arrive. Par ailleurs, je me posais beaucoup de questions sur mon métier, sur la consommation effrénée des images et de l'information, qui rendent, à mon sens, la place du cinéaste de plus en plus difficile à caractériser. Alors j'ai pensé aux fondamentaux du cinéma, je suis parti à la recherche d'un geste quasi-originel, en me disant : choisissons un cadre, et mettons autant de soin dans ce qui est montré que dans ce que l'on cache. J'ai eu l'idée d'un film sur le hors-champ : un hors-champ temporel, géographique, et, précisément, le hors-champ de la passion amoureuse. Un homme reste coincé dans le même endroit toute la journée, tout en ne cessant de répéter : « je vais partir, je pars ». Et en fait, il reste... Ce qui est une allégorie de cet état de passion : on se croit lucide, on se dit « j'arrête », on claironne ses bonnes résolutions, on sait que cette histoire nous fait trop de mal, mais on n'arrive pas à y mettre fin. Car les personnes à convaincre sont bien moins les autres que soi-même.

Et puis, le récit résonnait avec mon film *Le Temps de l'aventure* : j'avais fait le portrait d'une femme sur une journée, ce serait quoi le portrait d'un homme sur la même durée ? Je me suis plu à dire que ce serait mon premier film d'homme : jusque-là je me suis beaucoup caché derrière des personnages féminins, une façon très agréable d'être à la fois plus libre et plus à l'abri. Pour raconter la journée d'un homme, il fallait que je me remonte un peu les manches, que je me mette plus à nu. Il était temps...

Comment s'est déroulée l'écriture ?

Je voulais un film tout simple, mais dont l'histoire serait suffisamment puissante émotionnellement pour que le spectateur imagine facilement ce hors-champ qu'est

la relation entre Jonas et Léa... Qu'il se figure cette succession de ruptures et de réconciliations, parce que, bien sûr, ce n'est pas la première fois qu'ils rompent puis se retrouvent. Ils ont probablement été ensemble deux ou trois ans, un festival de départs et de retours. « Je vais parler à ma femme », « mais je ne te demande rien », « si, si, je vais lui parler », « alors, tu lui parles quand ? » Avec, au bout du compte, cette situation un peu cruelle : il a finalement quitté sa femme, mais c'est à ce moment-là que sa maîtresse ne veut plus de lui, parce qu'il n'y a plus d'obstacle et qu'elle a trop attendu. Tout cela, je l'ai raconté aux comédiens pour qu'ils s'en nourrissent, mais je n'avais pas besoin que les spectateurs soient précisément au courant.

Un homme dans un café, un chef d'entreprise perturbé par ses sentiments, on a du mal à ne pas penser à Claude Sautet...

Claude Sautet et François Truffaut m'ont marqué à vie, c'est sûr. Mais le cinéaste français le plus fondateur pour moi, c'est Jacques Becker. Et pas tant pour ses films les plus populaires, *Le Trou* ou *Casque d'or*, que pour *Édouard et Caroline*, *Antoine et Antoinette*, *Rendez-vous de juillet*, que j'ai vus très jeune et que je vénère, à cause de leur apparente légèreté, de la vie incroyable à l'intérieur de chaque plan, où le cinéaste saisit l'esprit du temps, des rues de Paris, et touche l'universel sans en avoir l'air.

Cela dit, si la vie de quartier faisait bien partie de mon projet, je voulais éviter un film trop parisien. Je voulais donner le sentiment que cette histoire aurait pu se passer n'importe où, et presque n'importe quand. Je voulais éviter le côté franchouillard, la truculence de l'amitié virile, les bonnes répliques qui vont avec. Ou alors, en souligner le léger ridicule. Je vais très souvent au café, je peux passer des heures à regarder ce qui s'y passe, je voulais rendre justice à cela. Au moment des repérages, j'ai beaucoup arpenté Paris pour trouver le café idéal, ni trop branché,

ni trop convenu. Jusqu'à trouver celui qui me convenait dans le 12ème arrondissement. Mais ce que j'ai fait le plus, avant de tourner CHÈRE LÉA, c'est revoir des westerns...

Pourquoi ?

Cela rejoint l'idée mon premier film d'homme : le western, c'est le geste des gestes de cinéma, c'est la perpétuelle question de l'homme et de l'espace. Souvent des intrigues assez brèves, racontées dans une unité de temps et de lieu, parfois autour d'une seule rue. J'en ai beaucoup regardé, d'une façon un peu boulimique, je suppose que cela a infusé en moi : j'ai eu envie de retrouver ce que je faisais sur mes premiers films, un nombre réduit de gros plans, des personnages souvent filmés ensemble, en plan large ou américain, de façon à être fidèle à l'espace, à la distance émotionnelle et géographique entre les êtres. Évidemment, le western pose aussi la question de la virilité, ou de la masculinité, qui est au cœur du film. C'est intéressant que sous ses airs fragiles, Grégory Montel soit en fait aussi viril, c'est probablement d'autant plus inattendu de sa part d'écrire une telle lettre, et il s'en étonne lui-même ! J'avais commencé la note d'intention du scénario par cette phrase : « C'est pas la gloire d'être un homme. » Je voulais interroger la fragilité du masculin, l'insupportable indécision des hommes, trop peu traitée au cinéma, à part, peut-être, par Truffaut dans *La Peau Douce...* Mon personnage met mille ans à quitter sa femme, mille ans à revenir vers sa maîtresse, mille ans à se séparer d'un associé véreux. C'est l'histoire d'un homme qui fait tout trop tard... Dans les grands westerns, pour revenir à eux, la figure de l'homme doux, par exemple James Stewart ou Glenn Ford, aux prises avec une situation violente et virile est toujours un contrepoint émouvant...

Le patron du saloon, joué par Grégory Gadebois, est un personnage savoureux. Comment définir la relation qu'il noue avec Jonas...

Il a en lui une autorité et une douceur inattendue. C'est une espèce de figure de père. Il oppose son calme à l'agitation de Jonas. On pourrait deviner qu'en amour, il a déjà vécu une situation semblable, ce qui explique son empathie. Mais il est surtout admiratif du geste littéraire, et c'est peut-être son fantasme à lui d'être écrivain. Grégory Gadebois est

merveilleux, il a des choses en lui très puissantes, très contradictoires, il peut être très féminin.

Comment les acteurs ont-ils transformé ces personnages que vous aviez inventés ?

Je voulais que l'acteur qui joue Jonas m'emène à un endroit qui n'est pas le mien, qu'il règle immédiatement la question de l'autoportrait. Derrière son air lunaire, auquel je pourrais m'identifier, Grégory Montel a quelque chose de très impétueux que j'adore. C'est un acteur de l'instant. Autant Anaïs Demoustier était friande de discuter du hors-champ, autant Grégory était toujours complètement dans le présent des scènes, avec une façon vibrante et animale de s'emparer du rôle et des situations. Il nous a tous embarqués.

Dans le scénario, le rôle de Léa était plus fougueux dans son inconstance. Et Anaïs, sous ses airs sages, a rendu cela bien plus complexe et mystérieux, avec une sauvagerie plus intérieure et d'autant plus grande. C'est d'autant plus impressionnant que, bien qu'il soit sans cesse question d'elle, elle apparaît très peu dans le film au final. Côté costume, aussi, on a cherché quelque chose qui s'éloigne de la femme fatale ou de tout fantasme similaire, toujours avec l'idée que la vraie passion n'a jamais le visage de la passion, qu'elle est à chaque coin de rue et concerne des milliers de vies. En faire une chanteuse permettait qu'on l'entende chanter sans forcément la voir, de raconter l'absence/présence, la vie de l'autre sans soi. Il se trouve qu'Anaïs pratique le chant lyrique, ce que j'ignorais en écrivant le scénario, et c'est sa vraie voix dans le film !

La performance de Léa Drucker, qui joue l'ex-femme de Jonas, est bluffante. Elle n'a qu'une seule scène mais qu'elle joue sur une note extrêmement subtile...

Léa Drucker m'a énormément impressionné, elle n'avait effectivement qu'un seul jour de tournage, on a démarré à 7h du matin Gare de l'Est, elle avait joué Feydeau la veille et s'apprêtait à le jouer encore le soir même, elle avait huit pages de texte et elle a été formidable de générosité, d'abandon, d'inventions... J'avais imaginé cette scène très tôt dans l'écriture, je savais qu'il y aurait cette parenthèse dans le film, je n'étais pas sûr de la façon de l'amener. Mais

il fallait cette ex-femme comme un contrepoint. Je veux montrer ce que Jonas perd. Je veux le montrer empêtré dans ses regrets. Sans doute a-t-il bien fait de la quitter, mais il la regrette profondément pour la première fois. Elle, elle sait que c'est fini, mieux que lui.

Comment avez-vous imaginé les personnages que Jonas croise au café ? Quelle est la fonction de cette vie de quartier ?

Ils sont tous un peu des miroirs déformants de lui-même : la dame qui se parfume trop et son fils psychotique sont deux personnes qui n'arrivent pas à vivre l'une sans l'autre, jusqu'à une violence terrible : encore une passion ! Quand on est entièrement occupé par une chose, comme Jonas, tout nous rappelle ce que l'on vit. La vie continue, pourtant, mais c'est comme si regarder autre chose, qui n'a rien à voir, racontait d'autant plus l'état dans lequel on est. Ces personnages disent tous peu ou prou le manque d'amour. C'est le hors-champ de la grande ville : une espèce de circulation de la solitude ou de l'entente impossible entre les êtres, comme la jeune femme qui écoute le mec radin au café, ou cette autre délaissée à la gare.

Et Loubna ?

Je voulais qu'elle ait la pudeur bien cachée des gens très exubérants, qui peuvent paraître superficiels, à tort. C'est une fille naturelle, un peu rentre-dedans, elle fait des blagues, elle peut paraître légère et dragueuse mais tout cela n'est qu'une protection. Nadège Beausson-Diagne l'a joué avec beaucoup de finesse, et une magie sans pareil. C'est une grande rencontre de travail pour moi. Quant à la révélation finale de Mathieu à son sujet, c'est pour moi un petit pied de nez aux préjugés dont sont victimes beaucoup de comédiens noirs, arabes ou asiatiques lors des castings.

Que dire de la musique composée par David Sztanke ?

J'aimais beaucoup le travail de David Sztanke, notamment dans les premiers films de Mikhaël Hers. On a cherché pas mal et il s'est finalement inspiré du lied de Schumann que chante Anaïs pour créer une pièce au piano seul, en

tordant la mélodie d'origine. J'adore le résultat, c'est une musique qui raconte autant le bonheur que la tristesse, selon l'état dans lequel on se trouve, ce qui est assez fidèle à l'esprit de Schumann. David a également rempli la radio du café de musiques « in » aussi variés que possible, parmi lesquels se trouvent autant de vieux morceaux de son groupe « Tahiti Boy » que de chansons spécialement écrites pour le film.

**Certaines situations, et le fait que les personnages aient du recul sur eux-mêmes et ce qu'ils vivent, apportent de la légèreté et font qu'on sourit souvent....
CHÈRE LÉA, c'est une comédie romantique ?**

Bien sûr, et on pourrait tout autant dire que c'est une comédie tout court. L'énergie de Grégory Montel y a beaucoup contribué. C'est aussi un film sur le temps, le temps à la fois rétréci et étiré de cette journée, ce temps distordu qui est la matière même du cinéma mais aussi l'écho de la vie entière du personnage, l'expression même de sa peur, de la peur des hommes, si tant est qu'on puisse la définir, du moins discerner le relief qu'elle prend quand elle est masculine. Cette peur, j'espère bien l'avoir montrée, sans trop de peur, justement. A la fin de cette journée, s'installe l'espoir profond d'une renaissance, Jonas a franchi une grande étape. Mais je voudrais que ce dénouement soit aussi une page blanche sur laquelle chacun puisse projeter ce qu'il veut.

« Vous avez trop d'émotions, ça vous empêche de penser. » Peut-on dire que cette réplique de Majoux synthétise le film ?

C'est un résumé un peu cruel et un peu vu de haut. Je suis plutôt du côté de Jonas, à me dire que c'est bien d'être sensible, d'avoir des émotions, sans être trop complaisant avec elles. C'est le paradoxe de la souffrance amoureuse qui est une souffrance qu'on est presque heureux d'éprouver. Le cœur du film, ça pourrait être quand Léa lui dit : « Tu es amoureux de ta tristesse. » A cela, s'ajoute la vieille question : Qu'est-ce que ça veut dire être amoureux ? Est-ce qu'on aime l'autre ? Ou soi-même dans le regard de l'autre ? Est-ce la situation qu'on aime ? Quand on écrit une lettre d'amour, pour qui le fait-on vraiment ? Question que l'on se pose aussi quand on tourne un film ! Enfin, comment raconter l'amour au cinéma, dans ce monde du tout-montrer et du tout-voir ? J'ai choisi d'en cacher le plus possible : la lettre, on ne la lira

jamais et la porte de l'appartement se ferme devant nous.

Que va-t-il advenir de la lettre ?

Jonas a détruit sa lettre. Il a compris que la donner préfigurerait de nouvelles retrouvailles. Un point final au bas d'une lettre peut avoir des côtés points de suspension... Il faut savoir couper. Comme Mathieu en a fait une copie, il la gardera et il la relira de temps en temps, sans jamais dire à Jonas qu'il l'a conservée... Et ne me demandez pas ce qu'il y a dans cette lettre, je ne l'ai jamais écrite...





fiche artistique

Jonas **Grégory Montel**
Mathieu **Grégory Gadebois**
Léa **Anaïs Demoustier**
Harriet **Léa Drucker**
Loubna **Nadège Beausson-Diagne**
Nino **Pablo Pauly**

fiche technique

Réalisation et scénario **Jérôme Bonnell**
Producteur **Michel Saint-Jean**
Musique Originale **David Sztanke**
Image **Pascal Lagriffoul – afc**
Montage **Julie Dupré**
Son **Laurent Benaïm, Marion Papinot,
Emmanuel Croset**
Costumes **Carole Gérard**
Décors **Aurore Casalis**
Scripte **Christine Catonné**
Assistante mise en scène **Haïga Jappain**
Productrice exécutive **Anne Mathieu**
Directeur de production **Thomas Paturel**
Une production **Diaphana Films**
Avec la participation de **Canal +, Ciné +, Cofimage 31,
Palatine Etoile 17, Cinécap 3,
MK2 Films**

